

Société de Colonisation.

Une assemblée publique des amis de la colonisation, tenue à St. Germain de Rimonski, le 24 septembre dernier, aux fins d'organiser une société de colonisation pour le comté de Rimonski. Les messieurs suivants ont été élus unanimement officiers et conseillers du bureau de direction de la dite société.

OFFICIERS. — Directeur-président, Révd. M. S. Nadeau; Président-adjoint, Révd. M. P. L. Lahaye; 1er Vice-président, G. Sylvain, écrivain; 2nd Vice-président, A. E. Gauvreau, écrivain; Secrétaire, J. B. Lepage, écrivain; Secrétaire-correspondant, P. L. Gauvreau, etc.; Trésorier, C. J. Chalifour, écrivain.

CONSEILLERS.

Matane—Révd M. P. Audet et A. Fournier, écrivain.

McNider et Matane—Révd M. J. Dumas et M. W. Z. Lanouette.

St. Octave de Métis—Révd M. C. Cloutier et N. Richard, écrivain.

Ste. Flavie—Révd M. M. Duguay et J. Fournier, écrivain.

St. Anaclet—Révd M. J. B. Blanchette et M. J. R. Lavoie.

St. Germain—Jos. Garon, écrivain, et M. Ed. Pouliot.

Ste. Cécile du Bic—Révd M. F. A. Blouin et M. J. Côté.

St. Fabien—Révd M. A. Ladrière et M. O. Desjardins.

St. Simon—Révd M. G. S. Marceau et M. J. Bélanger.

La Colonisation.

Plusieurs journaux anglais s'alarment du mouvement de colonisation, pourtant bien lent et trop faible, qui se fait sentir parmi notre population, et critiquent avec amertume le gouvernement qui le favorise et le clergé qui le dirige. Le secret de ces attaques, c'est que la population anglaise des *Townships* voudrait y dominer sans partage, et qu'elle voit avec jalousie les canadiens s'emparer des terres qu'elle destinait à ses nationaux, former des établissements tout autour d'elle et la devancer dans la pacifique conquête de ce pays nouveau.

Ces journaux ont trouvé un antagoniste inattendu dans le *Commercial Advertiser*, qui est descendu dans l'arène pour nous défendre sans nous ménager. Son article, que voici en entier, contient à travers des exagérations malveillantes bien des choses justes.

« Les efforts combinés qui ont été récemment tentés pour encourager la colonisation des terres incultes dans le Bas-Canada par le surplus de population franco-canadienne des vieux Districts,—efforts qui ont été appuyés par le clergé catholique qu'on suppose avoir été indûment secondés par le gouvernement,—ont provoqué une discussion dans plusieurs journaux provinciaux, qui semblent voir dans ces efforts les preuves d'une conspiration contre le progrès et l'ascendant protestants.

Si ces efforts étaient infiniment plus vigoureux qu'ils ne sont et paraissent devoir réussir dans une bien plus large mesure, nous avouons que nous y verrions beaucoup à louer et rien à craindre. Le système de division et de subdivisions continues de la propriété entre héritiers dans le Bas-Canada a produit le même résultat qu'en France. Des terres à peine suffisantes pour le soutien d'une seule famille dans l'aisance ont été chargées de pourvoir à la subsistance de trois ou quatre familles; l'énergie des cultivateurs a été confinée dans une étroite sphère d'action et par là réprimée; les améliorations ont été retardées par la pauvreté qui entraînait un système de culture impuissant et empêchait de remédier à un état de chose qui s'aggravait d'année en année.

Ainsi la majorité des cultivateurs Canadiens-Français, payant des rentes nominales et la moins taxée de toutes les populations, avec un bon sol et un beau climat, un marché profitable et facile, devint cependant chaque année plus pauvre, et avec la plus stricte économie, ne tira que sa subsistance d'un sol surchargé.

Derrière leurs établissements se trouvait une vaste étendue de forêts qui sollicitait leur esprit d'entreprise en lui offrant une carrière plus vaste, féconde et profitable, mais leur énergie rétrograde reculait devant les premières difficultés de la lutte avec les forêts, et ils ne possédaient pas les moyens de subsister en attendant que les terres nouvelles fussent défrichées. Cela produisit une énorme émigration aux Etats-Unis, où les jeunes femmes trouvaient de l'emploi dans les fabriques et où les jeunes gens devenaient porteurs d'eau et sieurs de bois au milieu d'un peuple qui les méprisait, perdaient les mœurs simples de leurs pères, abandonnaient leur foi sans en acquérir une autre, et prenaient tous les vices sans les vertus de leurs nouveaux concitoyens.

S'il est avantageux pour le Canada d'encourager l'immigration étrangère et de dépenser de fortes sommes pour amener sur nos bords la population surabondante de l'Europe il doit être certainement plus avantageux de retenir ses propres enfants sur son sol. Plusieurs canadiens-français patriotes se sont dévoués à cette tâche avec le secours du clergé catholique et l'encouragement du gouvernement. A l'idée philanthropique a pu se mêler quelque espoir de surmonter l'infériorité numérique de la population du Bas-Canada, et d'augmenter l'influence politique des canadiens-français; mais nous ne voyons pas que la tentative soit moins louable à cause de cela. Et loin de craindre pour les intérêts anglais si elle réussit, nous avons peur seulement qu'elle manque à cause de l'antipathie enracinée de ce peuple par les efforts individuels dans une nouvelle carrière, et par le défaut de confiance en soi-même, en ses propres forces, et de ces patients efforts en vue d'un résultat lointain qui constituent le véritable colon.

Les Sociétés de colonisation ont, quoiqu'il en soit, pris la bonne voie; elles ont reconnu que la colonisation franco-canadienne devait être organisée en Sociétés régulières sous

la direction d'un chef, et autant que possible avec les accessoires d'une Société établie; que tant que le noyau du nouvel établissement ne serait pas bien formé dans le désert avec l'église, l'école, le moulin, le docteur, le notaire, les commerçants et les ouvriers nécessaires, le moins possible devrait être laissé aux efforts individuels. Mais ce point atteint, il n'y a pas de doute que les efforts individuels suffiront pour amener la rapide agglomération de la population autour de ce noyau.

Le colon américain ou anglais a plus de force individuelle; il pénètre dans les solitudes sans se préoccuper de savoir si quelqu'un l'y suivra; il est convaincu que si l'endroit où il se fixe est bon, il aura bientôt des voisins, et qu'à mesure que les besoins naîtront, les renforts d'outils et autres accessoires de la civilisation viendront. En attendant, il se met à l'œuvre pour tirer le meilleur parti possible de sa position, se contente d'un sentier à travers les bois au lieu de route, et d'un tronç d'arbre jeté sur un ruisseau au lieu de pont, et au milieu du silence farouche des forêts, à cinquante milles de la plus prochaine habitation, élève une famille de rudes pionniers dans cette solitude complète qui a un si grand charme pour la race anglo-saxonne et qui a fait de Robinson Crusoe le livre favori de tous les anglais, grands et petits, depuis tant de générations, mais qui, en quelques mois, rendrait fou un canadien-français. Pour un Français, la société et la co-opération sont tout; pour un anglais, ce n'est rien.

C'est pour cela que toutes les colonies Françaises ont été des entreprises du Gouvernement, et qu'aussitôt que la protection du Gouvernement a cessé, elles ont décliné. Les colonies anglaises, au contraire, quoique créées par des efforts combinés, ont prospéré précisément en proportion qu'elles ont été laissées à l'entreprise individuelle; et la rapide colonisation du territoire des Etats-Unis, sauf quelques exceptions peu importantes, a été le résultat des efforts individuels agissant sans accord concerté et indépendants les uns des autres. Durant un siècle la population Franco-Canadienne du Bas-Canada a franchi à peine les limites de ses anciens établissements, tandis que la population anglaise s'est répandue par tout le continent. — *Revue Agricole*.

Crédit foncier.

Une assemblée préliminaire des promoteurs du Crédit Foncier doit être tenue le 11 de novembre, à St. Hyacinthe, dans le but d'élire trois directeurs *pro tempore*, qui seront chargés d'ouvrir des listes de souscripteurs.

— Un cultivateur de North Shefford a récolté 50 boisseaux de blé-d'inde dans un demi arpent de terrain, ou 150 minots d'épis.

— Deux jeunes gens, travaillant aux mines de St. François, Beauce, ont extrait 54 onces d'or dans l'espace de deux semaines environ. — *Courrier du Canada*.